

Un roublard

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'était une maîtresse femme que la tante Sophie Gobalet, d'une constitution et d'une énergie peu communes. Plusieurs années durant, vers 1870, elle passa chaque semaine le col de Jaman, hotte au dos, lourdement chargée de tomates, de beurre et autres denrées qu'elle allait vendre au marché de Vevey.

« Et qu'on avait pas beau temps à la suivre », ajoutait le vieux Geneyne !

Le commerce prospérant, elle put acheter un cheval, et restée veuve avec plusieurs enfants en bas âge, elle continua son rude travail. Personne qui n'ait connu sa figure sur le long trajet du Pays-d'Enhaut à Vevey par Bulle et Châtel. Partant le dimanche des Moulins, elle prenait équitablement un verre dans chacun des trois cafés du hameau, puis, par la Malacheneau, par les défilés de la Tine, ceux du Sauvage, ne redoutant ni les intempéries, ni les mauvaises rencontres, elle s'acheminait vers Vevey où se tenait le marché du mardi. On y trouvait des compatriotes, l'oncle Jules Morier, le Papa Pilet des Granges-d'Oex et tous à la file étalaient les savoureux produits de la montagne, serré acheté 12 centimes la livre, revendu 20, et tout à l'avenant : beurre, fromage, viande de veau, etc.

Le jour même on reprenait le chemin de Châtel, et pas à vide, certes. Tant de damounais attendaient là-haut ce retour du pays de Canaan : provisions de toutes espèces, tonneaux de vins transportés à des tarifs depuis longtemps oubliés par nos chemins de fer !

Le mercredi soir, la tante Sophie Gobalet arrivait aux Moulins et dès le lendemain elle était par monts et par vaux en quête de compléter le chargement du dimanche.

Les temps ont passé : en 1905 le train est venu remplacer les diligences et les charretiers.

A 68 ans sonnés, la tante Sophie Gobalet prit une retraite bien méritée. Et durant ces vingt dernières années, elle a pu voir encore les choses les plus étranges : les automobiles passer en trombe et dans un nuage de poussière sur les routes qu'elle arpentait paisiblement du pas de ses vigoureux chevaux, les avions atterrir à Château-d'Oex, le beurre du Danemark à 6 fr. le kilo remplacer pour nous le bon beurre de la montagne à 70 centimes la livre dont elle a si fidèlement ravitaillé les gens du bas.

Oui décidément ce passé est bien loin déjà !

BOITE AUX LETTRES

A Mademoiselle J. V. Tolochenaz. — Merci de vos annonces bizarres, nous les donnons ici pour l'esbauffissement de nos lecteurs :

« Coussins pour malades en caoutchouc. — Tables à ouvrage pour jeunes filles à peine défrachies. — M. X., fourreur, fait des manteaux pour dames avec leurs propres peaux, etc. — Un marchand de lampes proclame avec un légitime orgueil : « Mon bec est le seul qui ne répande aucune odeur. »

Monsieur de V. à Morges. — Géricault était un peintre célèbre qui vivait au commencement du XIXe siècle et non un musicien comme vous le pensiez, sans doute à cause de la trompette de Jéricho.

Madame Ruffon à Lausanne. — Nous sommes absolument de votre avis. Comme vous le dites si bien, les vers que publie le « Conteur » ne sont ordinairement pas de la poésie. Ils offrent souvent une versification boiteuse, mais... ça fait plaisir à ceux qui les pondent !

Mademoiselle Ruche, modiste, à Martherenges. — Nous publierions volontiers à l'usage de nos lectrices une chronique de la mode. Nous avons jadis demandé un article sur ce sujet à une des premières couturières de Lausanne, Madame Flou-flou. Voici ce qu'elle nous a envoyé :

Petite chronique de la Mode. — Plusieurs lectrices demandent quelques conseils pour leurs robes du soir de cet hiver.

Voici un moyen simple et peu coûteux d'être délicieusement élégante aux mondanités de cette saison : Prenez un vieux tablier de cuisine ; coupez dans la longueur, festonnez, ourlez au point anglais, rabattez : deux grands surjets de côté, petit motif au point de chaînette devant.

Un rideau dépareillé vous fera une ceinture idéale ; et vous taillerez le col et les parements dans une serpillière, tout simplement.

Le lapin étant peut-être un peu coûteux, vous gar-

nerez le bas de la jupe avec des bandes de couvertures de lit, au lieu de fourrure.

C'est charmant, c'est jeune, c'est irrésistible, et c'est moins cher qu'à la **Rénovation**.

Essayez, élégantes lectrices du « Conteur » et rendez-vous au prochain thé de Madame Michael.

Après mûres réflexions nous avons pensé que Madame Flou-flou se fichait de nous et nous n'avons pas osé insérer sa prose.

Un roublard. — Entendu dans une pension qui n'a pas la réputation d'engraisser ses pensionnaires :

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir si bonne mine ici, j'ai beau faire la cour à la maîtresse de pension et à ses filles, elle me laisse toute de même mourir de faim !

Le pensionnaire bien portant. — Moi, je courtise la cuisinière !

SOIR DE KERMESS

LA nuit tombe sur le village en fête. Un vent léger fait trembler les pommiers défeuillés et les pétales innombrables jonchent l'herbe haute. Au ciel, d'un bleu pâle, les premières étoiles apparaissent.

Les rues sont silencieuses. Quelques rares passants se dirigent en hâte vers la cantine décorée d'écussons, de drapeaux, d'oriflammes et de guirlandes de mousse.

Dans les demeures, à travers les volets mi-clos, on aperçoit des têtes de vieux et de vieilles qui se penchent sous l'abat-jour de la lampe. Eux seuls ne participent pas à la fête, à cause de leur grand âge. Indifférents aux joies bruyantes, ils recherchent la paix, le calme et la solitude.

Là-bas, dans la grande cantine qui allonge son toit rouge à proximité de la petite gare, il y a foule.

Durant l'après-midi, on a fait marcher la roue à pain d'épice ; on a vendu des billets de tombola ; puis il y a eu le tir au flobert avec prix distribués sous forme d'ustensiles de cuisine et d'outils aratoires. Il y a eu encore le jeu de quilles. Les jeunes hommes se hâtaient de prendre un numéro et attendaient leur tour.

Sur la planche humide la boule, lancée par une main robuste, passait en sifflant. On entendait un bruit de quilles bousculées. « Neuf ! » criait le garçon. Et le jeu continuait. La boule revenait à son point de départ. L'homme la saisissait, la plongeait dans un seau d'eau et la lançait de nouveau.

Et puis il y avait eu d'innombrables demoiselles en robes crèmes, roses ou bleues qui, avec un gentil sourire, venaient vous vendre un œillet, une rose ou une décoration quelconque. Et l'on payait sans hésiter, bien plus pour le sourire de la jeune fille que pour la décoration qu'on négligeait de mettre à sa boutonnière.

Maintenant, tout le monde a pris place dans la cantine. Sur le sol aux pavés de bois, on a placé de longues tables sur deux rangées ; au fond, il y a une rampe d'escalier donnant accès au pont de danse. Sur la galerie, les musiciens ont pris place ; de gros musiciens, roses et joufflus, tête nue et en bras de chemise.

Quand les cuivres éclatent, le pont de danse est envahi par une foule bigarrée. Les couples vont et viennent, tandis qu'en bas, autour des tables où l'on boit, où l'on fume et où l'on chante, les sommeliers, empressés, apportent des bouteilles munies de l'étiquette : « Vin de fête ».

Ils sont tous là, les villageois, groupés par familles. Il y a la table du syndic, celle du juge et celle du président. Ils sont là, deux et même trois générations : celle qui ne danse plus, celle qui danse encore et celle qui se prépare à danser. Et si quelque intrus cherche place, on ne dit rien, on écarte les coudes et par des gestes et des coups d'œil particuliers, on lui fait comprendre qu'on désire son éloignement.

Par contre, si c'est un cousin, un ami ou une « connaissance » — comme on dit — vite on

s'écarte, on se serre, on l'invite et l'on appelle le sommelier.

— Apportez-voir encore un verre, lui crie-t-on ! Prenez également une bouteille d'Aigle, pour ne pas vous faire venir deux fois, c'est moi qui paye ! Et si le nouveau venu est un ancien camarade d'école, on reprend le tutoiement d'autrefois.

C'est ainsi que, ce soir-là, le petit Justin fut accueilli à la table du syndic. Il faut dire que Justin n'était pas revenu au village depuis longtemps. A peine âgé de vingt ans, il avait trouvé un emploi dans l'administration communale d'une petite ville du Jura. Absorbé par ses occupations, obligé parfois d'écrire une centaine de lettres par jour, il n'avait guère eu le temps de revenir au village. On l'avait vu, en passant, le lundi de Pâques ou le lundi du Jeûne.

Mais aujourd'hui, il était venu pour la kermesse et voilà que ce soir on lui faisait fête.

On l'admirait un peu parce qu'il portait un beau gilet blanc avec une chaîne de montre or, des souliers vernis et un chapeau de feutre gris à la dernière mode.

— Assieds-toi là, lui dit le syndic, en lui mettant la main sur l'épaule et raconte-nous une histoire. Voilà, justement ces dames qui s'ennuyent et regrettent le temps où elles pouvaient danser sans être essouffées.

— Quelle histoire veux-tu que je raconte, dit Justin en ôtant son lorgnon et en relevant ses moustaches.

— Raconte ce que tu voudras, ajouta le syndic en allant commander une nouvelle bouteille. (A suivre). Jean des Sapins.

Mineurs tout de même. — Avez-vous des enfants, madame ?

— Oui, deux !

— Ils sont mineurs ?

— Oh ! non, madame, ils sont encore trop jeunes...

L'utilité de l'oncle. — C'est vai, oncle que tu pèses 250 livres ?

— Un peu plus ; 260.

— Ça vaut encore mieux : alors, tu serais bien gentil de venir marcher sur la glace, si elle ne casse pas, on sera sûr de pouvoir patiner.

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph de cette semaine offre deux films de tout premier ordre et qui, certainement, remporteront un gros succès, tant par l'originalité de leur scénario que par l'admirable interprétation dont ils bénéficient : « La patrouille de minuit » est un splendide drame en trois actes, tiré du célèbre roman de Joseph et Denis Clift, dont les péripéties se déroulent dans le quartier chinois de San Francisco. Dans la « Lune de miel de Squibs », une grande comédie humoristique en trois actes, nous retrouvons toujours avec le même plaisir l'exquise et espiègle artiste qu'est Miss Betty Balfour. A chaque représentation, le Gaumont-Journal avec ses actualités mondiales. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 29, matinée dès 2 h. 30.

La Patrie suisse. — Une trentaine de superbes gravures illustrent le No 802 de la « Patrie suisse » (18 juin). L'actualité y règne en maîtresse avec la XII^e Fête des Narcisses, qui n'y a pas moins de onze gravures remarquablement venues, avec le meeting international d'aviation de Lausanne et l'accident dont a été victime le lieutenant Astouin, avec la VIII^e Foire suisse de Bâle, la Fête des musiques valaisannes à Viège, la plantation du sapin au centenaire de Belles-Lettres à Rolle, la bénédiction du drapeau des Armaillis de Gruyère, le groupe des onze champions qui représentèrent la Suisse au tournoi de foot-ball à Paris. Les portraits du peintre Fernand Gaulis, mort à Lausanne le 10 mai, du savant genevois Lucien de la Rive, décédé le 4, du nouveau recteur de l'Université de Genève : M. Georges Werner, y constituent la partie biographique ; le sommet de l'Eggishorn (Valais) et le Munoth (Schaffhouse), celle du paysage. Une « Marine » de F. Gaulis celle de l'art, et l'orchestre des Suisses à Boston, celle des Suisses à l'étranger. Un beau numéro, comme l'on voit. E. V.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Brox